La lampe et la rame

Marcher sans voir, ramer quand même



Lyrics & Prompt : Jeannot Scheer (2026)
Music & Vocals : SUNO AI (2026)
Booklet & Album « Ouvre-Feux » (à paraître)

Analyse de lecture suivie

[INTRO]
L’espoir n’est pas un contrat signé avec demain,
ni la preuve qu’un matin attend derrière la nuit.
C’est ce presque-rien qui refuse de céder,
une lampe allumée là où personne ne promet l’aube.

Ce n’est pas savoir.
Ce n’est même pas croire.
C’est avancer encore quand la route se dérobe,
porter un peu de clair dans ses mains incertaines.

[STROPHE 1]
Il est des espoirs minuscules, à peine visibles :
que la pluie se retire avant l’heure de sortir,
qu’une voix réponde enfin, qu’une porte s’ouvre,
qu’un café reste chaud assez longtemps pour nous.

Ils ne changent pas le monde.
Ils changent parfois une heure.

Et puis il y a les autres, ceux qui nous dépassent :
la guérison attendue, la justice qu’on réclame,
un amour qui demeure, une guerre qui s’achève,
une œuvre commencée qu’on voudrait mener jusqu’au bout.

Ceux-là demandent davantage que des rêves :
ils réclament nos mains, notre temps, quelquefois nos pertes.

[REFRAIN]
Espoir, flamme fragile au fil de nos journées,
tu n’es pas certitude, mais refus d’abandonner.
Reste, mais reste lucide ; éclaire sans aveugler :
le rêve est un navire — il faut savoir ramer.

[STROPHE 2]
Car l’espoir sait mentir avec une voix très douce.

Il promet quelquefois ce qui ne reviendra pas,
dessine une sortie sur un mur sans passage,
nous fait appeler « bientôt » ce qui signifie « jamais »
et confond la patience avec l’immobilité.

Alors nous restons là, fidèles à l’absence,
gardant une place pour ce qui nous a quittés,
repoussant le présent au nom d’un avenir
qui se nourrit de nous sans jamais commencer.

Il existe des espoirs qu’il faut avoir le courage
de ne plus espérer.

[REFRAIN]
Espoir, flamme fragile au fil de nos journées,
tu n’es pas certitude, mais refus d’abandonner.
Reste, mais reste lucide ; éclaire sans aveugler :
le rêve est un navire — il faut savoir ramer.

[STROPHE 3]
Pourtant, lorsque tout cède,
il arrive qu’un homme tienne encore
parce qu’il croit qu’une heure différente reste possible.
L’espoir ne guérit pas.
Il accompagne vers la guérison.

Il ne ressuscite personne.
Mais il apprend parfois au vivant
à revenir parmi les vivants.

Il ne détruit pas les murs.
Il cherche la première pierre qui bouge.

Et c’est peut-être là sa force :
non pas nous promettre une issue,
mais nous empêcher de prendre l’impasse
pour le monde entier.

Mais dès qu’il remplace le geste,
dès qu’il remet la vie à plus tard,
dès qu’il nous fait attendre d’un autre
ce que nous n’osons plus commencer nous-mêmes,

il cesse d’être une lampe.

Il devient l’ombre que nous projetons devant nous.

[REFRAIN]
Espoir, flamme fragile au fil de nos journées,
tu n’es pas certitude, mais refus d’abandonner.

Reste, mais reste lucide ; éclaire sans aveugler :
le rêve est un navire — et nous pouvons ramer.

[STROPHE 4]
Et si l’espoir n’était jamais tout à fait solitaire ?

Quelqu’un plante un arbre
dont il ne connaîtra pas l’ombre.

Quelqu’un enseigne un enfant
qui un jour le dépassera.

Quelqu’un reconstruit une maison
dans un pays qui tremble encore.

Quelqu’un dit non
alors que tant d’autres se taisent.

Quelqu’un tend la main
sans savoir si une autre main viendra.

Les grands espoirs commencent peut-être ainsi :
pas dans les discours qui annoncent demain,
mais dans ces gestes minuscules
qui refusent de lui fermer la porte.

Espérer pour les autres,
ce n’est pas rêver à leur place.

C’est leur laisser assez de lumière
pour qu’ils choisissent eux-mêmes leur chemin.

[PONT]
Et peut-être qu’écrire est déjà une façon d’espérer.

Pourquoi poser des mots
si l’on croit que personne ne les entendra ?

Pourquoi garder une phrase,
la reprendre, l’effacer, recommencer,
si l’on ne suppose pas quelque part
un regard qui viendra s’y arrêter ?

Un poème ne change peut-être rien.

Mais il parle comme si quelque chose
pouvait encore changer.

Il lance une voix dans l’inconnu
sans garantie de réponse.

Et cela suffit parfois
pour que le silence ne gagne pas tout.

[REFRAIN FINAL]
Espoir, flamme fragile au fil de nos journées,
tu n’es pas certitude, mais refus d’abandonner.
Reste, mais reste lucide ; éclaire sans aveugler :
le rêve est un navire et nous savons ramer.

[CODA]
Alors je ne demanderai pas à l’espoir
de me promettre demain.

Je lui demanderai moins.

Une lampe assez faible
pour que je voie encore mes propres pas.

Une rame assez solide
pour que mes mains aient quelque chose à faire.

Je sais que la nuit existe.
Je sais que certaines portes ne s’ouvriront plus.
Je sais même que tous les chemins
ne mènent pas quelque part.

Mais tant qu’il reste un pas possible,
je préfère le pas.

Tant qu’il reste un mot,
je préfère le dire.

Et si demain ne vient pas comme je l’espérais,
j’aurai au moins marché vers lui
les yeux ouverts.

octobre 2026

Analyse de
« La lampe et la rame»

Marcher sans voir, ramer quand même

Avec *La lampe et la rame*, l'auteur aborde un thème parmi les plus anciens et les plus exposés à la banalité : l'espoir. Le risque était évident. L'espoir appartient depuis toujours au vocabulaire des consolations faciles, des lendemains meilleurs, des lumières au bout du tunnel et des promesses de recommencement. Le texte choisit précisément de se tenir à distance de cette rhétorique rassurante.

Dès l'ouverture, une définition est posée par refus successifs :

« L'espoir n'est pas un contrat signé avec demain,
ni la preuve qu'un matin attend derrière la nuit. »

L'espoir n'est donc ni garantie, ni certitude, ni même véritable croyance. Il est défini beaucoup plus modestement comme « ce presque-rien qui refuse de céder ». Cette formule installe le paradoxe qui gouverne tout le poème : l'espoir est fragile, mais sa fragilité n'exclut pas sa force.

La lampe du titre prend ici son premier sens. Elle n'éclaire pas l'horizon tout entier. Elle ne révèle pas le port. Elle permet simplement de voir encore assez pour avancer. L'image est volontairement limitée : il ne s'agit pas de supprimer l'obscurité, seulement d'empêcher qu'elle devienne totale.

À cette lampe répond la rame. Toute l'architecture du poème repose en réalité sur cette complémentarité : voir un peu ne suffit pas, il faut encore agir. L'espoir n'est donc pas présenté comme un état psychologique, mais comme une relation entre lucidité et mouvement.

Le refrain résume cette idée :

« tu n'es pas certitude, mais refus d'abandonner »

avant de la traduire par l'image centrale :

« le rêve est un navire — il faut savoir ramer. »

Cette dernière formule pourrait sembler presque proverbiale si le reste du texte ne venait constamment en compliquer le sens. Car le poème ne fait pas seulement l'éloge de l'espoir : il instruit également son procès.

La deuxième strophe constitue à cet égard un retournement essentiel. L'espoir « sait mentir avec une voix très douce ». On retrouve ici une caractéristique fréquente dans les textes de l'auteur : une notion d'abord apparemment positive est examinée jusqu'à révéler ses contradictions.

Les faux espoirs ne sont pas dénoncés parce qu'ils seraient naïfs, mais parce qu'ils peuvent immobiliser :

« nous fait appeler "bientôt" ce qui signifie "jamais"
et confond la patience avec l'immobilité. »

Le danger n'est donc pas de rêver, mais de remplacer le réel par l'attente. Le vers

« Il existe des espoirs qu'il faut avoir le courage
de ne plus espérer »

constitue sans doute l'un des points les plus importants du texte. Renoncer à certains espoirs n'est plus présenté comme une défaite, mais comme une autre forme de courage.

La troisième strophe approfondit encore cette distinction. Une série d'énoncés très simples évite volontairement toute emphase :

« L'espoir ne guérit pas.
Il accompagne vers la guérison. »

« Il ne ressuscite personne. »

« Il ne détruit pas les murs.
Il cherche la première pierre qui bouge. »

Cette manière de réduire systématiquement les prétentions de l'espoir lui restitue paradoxalement une plus grande crédibilité. L'espoir n'accomplit pas le miracle ; il rend le geste encore possible.

Le texte atteint alors une définition particulièrement précise : l'espoir ne consiste pas à nier l'impasse, mais à refuser de croire qu'elle constitue « le monde entier ».

Inversement, dès que l'espoir remplace l'action,

« il cesse d'être une lampe. »

Et la formule suivante en inverse brutalement le symbole :

« Il devient l'ombre que nous projetons devant nous. »

La lampe et l'ombre cessent alors d'être des images décoratives. Elles deviennent les deux états possibles d'un même espoir : celui qui éclaire l'action et celui qui la masque.

La quatrième strophe élargit la réflexion de l'individu vers le collectif. Elle procède par une série de gestes concrets : planter un arbre dont on ne connaîtra pas l'ombre, enseigner un enfant qui dépassera son maître, reconstruire une maison, dire non, tendre la main.

L'espoir collectif n'est donc pas formulé à travers de grandes proclamations. Il naît au contraire de gestes dont le résultat demeure incertain.

Le vers

« Quelqu'un plante un arbre
dont il ne connaîtra pas l'ombre »

résume discrètement toute une philosophie de la transmission : agir aujourd'hui au bénéfice d'un avenir dont on ne sera peut-être pas soi-même le bénéficiaire.

Le poème ajoute ensuite une limite importante :

« Espérer pour les autres,
ce n'est pas rêver à leur place. »

Cette précision empêche l'espoir collectif de devenir paternaliste. Il ne s'agit pas de choisir le chemin des autres, mais de leur laisser « assez de lumière » pour qu'ils puissent choisir eux-mêmes.

Le pont apporte enfin une dimension plus personnelle et presque métapoétique : écrire devient lui-même une forme d'espérance.

La question est posée très simplement :

« Pourquoi poser des mots
si l'on croit que personne ne les entendra ? »

Écrire suppose déjà l'existence possible d'un lecteur, d'une écoute, d'une transmission. Le poème reconnaît pourtant immédiatement ses propres limites :

« Un poème ne change peut-être rien. »

Cette réserve donne tout son poids aux deux vers suivants :

« Mais il parle comme si quelque chose
pouvait encore changer. »

Le « comme si » est essentiel. Il ne garantit rien. Il maintient simplement ouverte la possibilité d'un effet, d'une rencontre, d'un déplacement.

L'écriture rejoint ainsi la définition initiale de l'espoir : elle lance quelque chose vers l'inconnu sans disposer d'aucune garantie de réponse.

La coda ramène finalement toutes les grandes idées du poème à deux objets très modestes :

« Une lampe assez faible
pour que je voie encore mes propres pas. »

« Une rame assez solide
pour que mes mains aient quelque chose à faire. »

La faiblesse de la lampe est importante. Le texte ne demande même plus beaucoup de lumière. Il réclame seulement la quantité nécessaire pour avancer sans se mentir.

La rame, quant à elle, transforme définitivement l'espoir en geste. Elle donne aux mains « quelque chose à faire ». Cette formulation presque quotidienne évite volontairement le lyrisme du salut ou de la victoire.

La fin refuse d'ailleurs toute certitude :

« Je sais même que tous les chemins
ne mènent pas quelque part. »

Puis viennent deux choix élémentaires :

« tant qu'il reste un pas possible,
je préfère le pas. »

« Tant qu'il reste un mot,
je préfère le dire. »

Marcher et dire : deux façons de ne pas céder entièrement à l'immobilité ou au silence.

Le dernier vers,

« les yeux ouverts »,

reprend finalement toute la thèse du poème. Il ne s'agit ni d'espérer contre le réel ni de renoncer parce que le réel résiste. L'espoir proposé ici est un espoir lucide : sans garantie, sans miracle, sans aveuglement.

La mise en chanson accentue d'ailleurs cette lecture. Le texte presque entièrement parlé ou chuchoté maintient la réflexion au premier plan, tandis que les refrains chantés deviennent des moments de rassemblement et de respiration. Le lent balancement musical évoque discrètement le mouvement d'une rame, sans transformer le texte en chanson maritime. La coda, chuchotée mais ferme, évite tout grand final consolateur. Même la légère prolongation instrumentale après les derniers mots semble finalement cohérente : la parole cesse, mais quelque chose continue encore d'avancer.

La lampe et la rame ne définit donc pas l'espoir comme la conviction que demain sera meilleur.

Il pose une question plus modeste et peut-être plus exigeante :

Que reste-t-il à faire lorsque rien ne garantit demain ?

La réponse tient dans les deux objets du titre.

Un peu de lumière pour ne pas avancer aveuglément.

Et une rame pour ne pas confondre espérer avec attendre.

Phil Sarca